

Les inséparables que tout sépare

Philippe d'Orléans fils de Monsieur frère de Louis XIV et Jean-François, marquis de Brettenbac, partageaient depuis leurs jeunes années une complicité scellée sur les champs de bataille.

En 1691, avec l'armée des Flandres sous les ordres du maréchal de Luxembourg, Philippe de Chartres se jetait avec fougue au cœur de l'action.

Il avait à ses côtés le duc du Maine, royal bâtard destiné à se retrouver éternellement en travers de son chemin, mais aussi Jean-François de Brettenbac qui allait devenir son confident pour la vie.

En 1692, cet héroïsme précoce se confirmait. À nouveau sous les ordres du maréchal de Luxembourg, ils défendaient le village de Steinkerque. Philippe recevait ses premières blessures. La présence d'esprit de son jeune lieutenant lui sauvait la vie. Amitié d'hommes désormais scellée à jamais !

Comment oublier de tels instants, lorsque l'on a partagé le souffle de la guerre, les hésitations du commandement, l'ivresse d'une charge à l'épée, la gloire réservée aux vainqueurs ?

Dix ans ont passé. Au seuil de leur trentième année, ils sont restés semblables, avec peut-être la sagesse d'une certaine maturité, mais une hardiesse demeurée intacte.

Philippe de Chartres est devenu duc d'Orléans à la mort de son père en 1701. Il a hérité du nom, du titre et d'une immense fortune. Il a toutefois perdu ce père qu'il chérissait, son seul véritable allié. Il a de même récupéré le discrédit qui pesait sur celui-ci. Louis XIV qui savait se conduire en frère jaloux, l'avait soigneusement écarté de la politique ainsi que des champs de bataille où il s'était imposé comme un trop brillant chef de guerre. On l'avait renvoyé à ses dentelles et ses mignons car sa vie dissipée ne risquait plus de faire de l'ombre au monarque.

Et malheureusement, la dure sentence s'était appliquée au fils ! Il était inconcevable qu'il affichât tant de qualités alors que les bâtards légitimés du grand Roi n'étaient que des timorés. Philippe avait trop bien réussi son baptême du feu et le verdict était tombé sans appel : il n'usurperait pas plus longtemps la gloire qui revenait au duc du Maine. Décision irrévocable puisqu'il se trouva écarté sans raison valable de la nouvelle campagne de 1701.

En digne fils de Monsieur, il lui devait d'autre part un libertinage totalement débridé. Solide mangeur et buvant plus que de raison, troussant toutes les catons qui lui tombaient sous la main, ainsi se présentait le neveu du Roi-Soleil. Un jeune homme néanmoins charmant, au cœur plein de bonté, doté de tous les talents !

Aurolé d'une réputation d'homme fort sage, Jean-François de Brettenbac aurait pu être son antithèse. Héritier d'une grande famille de la noblesse française, il demeurait au château de la Dauphinière, berceau de ses aïeux depuis des générations. Héritier... mais n'ayant pas encore hérité. C'était là où le bât blessait. Jean-François

vivait avec son frère Guillaume un peu plus jeune que lui et son père le marquis de Brettenbac, à moitié sénile et totalement amoral mais néanmoins marquis en titre. Jean-François assumait les tâches habituelles dévolues au maître des lieux qu'il n'était pas encore officiellement. « Un être exquis » disait-on de lui. Et l'on ajoutait souvent : « comment peut-il s'entendre avec Philippe d'Orléans ? ».

N'avaient-ils donc rien en commun, ces deux inséparables que tout séparait ? Ils partageaient fort heureusement de nombreuses qualités et le respect de nobles valeurs. Esprits fins et subtils dotés d'une grande sensibilité, tous deux montraient un solide sens de l'humour et une soif insatiable de savoir.

Tirailé entre un père tyrannique et un frère jaloux, Jean-François se réfugiait auprès de Philippe. Et ce dernier trouvait en sa présence un égal réconfort, car le fringant duc d'Orléans se voyait lui aussi obligé de subir bien des tracasseries ! On lui refusait les commandements qui lui revenaient de droit, il étouffait dans le carcan de la rigide étiquette imposée par le Roi-Soleil. Mal vu de madame de Maintenon et du Roi, il était boudé des courtisans qui le mettaient volontiers à l'écart.

Marié de force à une fille naturelle de Louis XIV et de madame de Montespan, Philippe supportait difficilement cette épouse acariâtre qui lui rendait la vie impossible. Il lui restait ses maîtresses et ses orgies dans lesquelles il se jetait à corps perdu, comme on cherche à brûler une vie trop lourde à porter, par provocation, par vengeance ! Mais il aggravait ainsi son cas, provoquant l'horreur du Roi et surtout celle de la dévote Maintenon. Un cercle vicieux dont l'issue semblait plutôt incertaine.

Mais lorsque le duc d'Orléans se trouvait saturé d'orgies et de sexe, que lui restait-il ? L'envie, ainsi qu'il

l'avouait, de respirer une « bouffée de fraîcheur ». Cette bouffée de fraîcheur, c'était Jean-François, le sage, le vertueux, qui affichait sa propre moralité sans vouloir se montrer moralisateur. Un ami si cher qui le recevait chez lui en toute simplicité, sans lui poser de questions, sans lui faire de sermons, l'acceptant tel qu'il était, respectant sa personnalité, oubliant ses défauts et surtout lui faisant don de sa fidélité et de son estime sincère.

De ces heures passées ensemble à parler des sujets les plus fous, des théories de Leibnitz aux toiles de Mignard, le turbulent neveu de Louis le Grand ressortait apaisé et muni d'une énergie nouvelle. En compagnie de ce prince brillant et si plaisant, Jean-François enterrait son morne quotidien.

Tels deux vieux célibataires, ils s'enfermaient dans le fameux « trianon d'améthyste » que Jean-François avait fait construire au fond du parc pour son usage personnel.

Ces confidences prenaient souvent le ton d'un joyeux badinage où leur esprit pétillant et leur jugement sans complaisance passaient en revue les courtisans et les comtesses, les ministres et les prélats, ou bien encore l'épouse morganatique du tout puissant Roi-Soleil. Les personnages, dépouillés de tout vernis et de la rigide étiquette, apparaissaient alors comme les pantins ridicules d'une comédie aux tons surannés.

D'autres fois, les sujets étaient moins plaisants, voire tragiques. C'était sur l'épaule solide de cet ami si cher que Philippe avait épanché ses larmes à la mort de Monsieur.

Pour Son Altesse Royale comme pour le jeune marquis, ces haltes dans le temps représentaient un éden de bonheur, trêve éphémère dans une existence bien mouvementée...

Les comptes et les dentelles

Jean-François s'approcha du miroir dont le cadre doré aux arabesques compliquées accrochait la lumière des lustres de cristal. Il eut un soupir satisfait. Son image demeurait parfaite, sa silhouette toujours aussi flatteuse. Visage à la perfection de dieu grec, taille irréprochable, chevelure savamment ondulée, sombre, brillante, regard profond. Assurément, il n'avait pas à s'inquiéter : son charme agirait sans aucun doute dans les salons de Versailles !

Sans se quitter des yeux, il tendit machinalement le bras afin d'endosser le justaucorps que les laquais lui tendaient. Un velours somptueux de couleur prune qui faisait à merveille ressortir son teint, ses cheveux, son charmant sourire et ses yeux clairs.

C'est donc avec un air absolument ravi qu'il se laissa nouer autour du cou la très délicate cravate de dentelle de Flandres et ouvrit l'écrin que la soubrette lui présentait. Il en sortit une boucle étincelante sertie d'une améthyste en forme de goutte rehaussée de diamants.

Voilà qui irait fort bien avec la bague qu'il portait à son annulaire. La pierre aux reflets mystérieux ressortait de belle façon sur le blanc de la cravate et de la chemise, s'harmonisant à la perfection avec les tons de l'habit. André, son premier valet, devenu depuis longtemps

un confident, eut un sourire attendri : « Monsieur le marquis est superbe, comme toujours ! Il va encore faire battre bien des cœurs ! » Jean-François sembla apprécier le compliment et se tourna vers un autre valet qui allait lui présenter plusieurs paires de bas parmi lesquelles il devait faire son choix.

À cet instant, il suspendit son geste et les laquais se figèrent, adoptant instantanément une attitude plus rigide. Le maître était aimé et estimé des gens de sa maison. Il se montrait généreux, restait courtois et aimable en toute circonstance. D'humeur égale, il savait remercier, féliciter du travail bien fait, n'étant ni pédant ni inutilement capricieux. Des qualités tout à fait appréciées par un domestique ! C'est pourquoi cet essayage s'opérait dans la bonne humeur, monsieur le marquis n'hésitant pas à plaisanter avec son premier valet.

Pourtant l'ambiance s'était réfrigérée lorsque derrière la porte avait résonné un bruit de pas légèrement claudiquant accompagné du claquement sec d'une canne qui se pose à intervalles réguliers. Un silence de mort tomba sur la pièce. Jean-François lui-même ravala prestement son sourire.

La porte s'ouvrit en grinçant et un homme d'un certain âge apparut sur le seuil. Légèrement voûté, un profil de rapace, des cheveux blancs, une fine moustache poivre et sel, un regard dur, perçant, une bouche au pli méprisant. Avec tout ceci, un teint plutôt coloré qui dénotait avec l'allure générale et dévoilait, sans erreur possible, un net penchant pour la bouteille et la bonne chair.

Il dévisagea son fils et haussa les épaules, laissant tomber du bout des lèvres :

— Ainsi vous partez pour Versailles ? Merci de m'avoir prévenu !

— Je pensais vous en avoir fait part, monsieur mon père. Mais de toute façon, je ne pars que dans quelques jours.

— Et qu'allez-vous donc y faire ?

— Je suis invité au bal de la duchesse.

— Vous comptez y aller dans cet accoutrement ridicule ? Vous avez l'air d'un mignon avec ces bijoux et ces dentelles !

— Mais voyons, c'est la mode ! Tous les courtisans sont ainsi vêtus !

— Combien avez-vous donc encore dépensé pour « ça » ?

Il désigna d'un geste condescendant le bel habit de velours prune.

Jean-François répondit avec une patience forcée :

— Vous n'ignorez point qu'il faut un habit neuf pour se rendre à Versailles ! Je ne puis mettre celui que j'avais la dernière fois. Ce serait fort inconvenant.

— Vous ne pensez qu'à vos dentelles et vos colifichets ! Pendant ce temps, votre vieux père se morfond dans la misère !

Jean-François ne put se retenir de pouffer en considérant sa mine florissante :

— Je vous en prie, monsieur mon père, vous n'avez pas l'air de vous morfondre, et encore moins d'être dans la misère !

Le vieil homme frappa rageusement le sol de sa canne. On aurait entendu une mouche voler. Les laquais, qui en avaient une peur bleue, osaient à peine respirer. André regardait ostensiblement les franges du tapis, redoutant, en vieux serviteur zélé, la venue d'un orage quasiment inévitable.

— Un peu de respect, épargnez-moi vos insolences !

Puis, avec un regard moqueur en direction de la broche :

— Encore une de vos verroteries ! Une... comment dites-vous déjà ?

— Une améthyste.

— Cette couleur mauve fait vraiment efféminé. Vous

n'avez rien de viril mon pauvre Jean-François. C'est de pire en pire !

Sous l'allusion, Jean-François avait blêmi :

— Je ne vous permets pas, monsieur mon père, de faire ainsi des sous-entendus sur ma virilité ! Vos insultes sont décidément plus basses de jour en jour !

— N'inversez pas les rôles ! C'est à moi de permettre et non à vous. Quant à votre soi-disant virilité, laissez-moi rire ! On ne peut pas dire que vous soyez bien empressé auprès de cette pauvre Hortense. On pourrait fort bien supposer que vous avez d'autres inclinaisons !

Cette fois, Jean-François vira au cramoisi et parut sur le point de suffoquer :

— Je n'ai rien à voir avec cette pauvre Hortense, comme vous l'appellez ! Vous savez pertinemment que je ne l'aime pas et vous vous êtes mis en tête de me la faire épouser. Mais sur ce chapitre, je ne céderai jamais !

Le déplaisant personnage ricana avec provocation :

— C'est ce que nous verrons... je me chargerai bien de vous faire céder !

Puis, avec un nouveau coup d'œil sur l'habit :

— Combien, m'avez-vous dit, a coûté ce velours ?

— Je ne vous l'ai pas dit ! Mais ne vous inquiétez pas, vos finances ne sont pas en péril.

— Ce n'est pas grâce à vous ! Vous me coûtez une fortune en fanfreluches de ce genre !

— Je me permettrai de vous rappeler, monsieur mon père, que si vous employiez un intendant, il vous faudrait le payer ! Sans compter les fonds qu'il vous escroquerait. Moi, je gère vos finances de façon claire et efficace. À part vous qui me détestez et critiquez tout ce que je fais, je vous affirme que tout le monde apprécie la façon dont je m'occupe de vos biens !

— À propos... je n'ai pas vu vos comptes, ce mois-ci ?

— C'est vrai. J'ai oublié de vous les montrer. Ce sera fait quand vous le désirerez.

— Fort bien. Je vous attends dans mon cabinet.

— Maintenant ? Mais...

— Maintenant !

Jean-François eut un soupir découragé à l'évocation de la corvée qui l'attendait. Il s'occupait du patrimoine familial puisque son frère et son père étaient trop ignares et trop maladroits pour le faire. Chaque mois, il devait pourtant montrer ses comptes au « Vieux » qui n'y connaissait rien, n'y comprenait rien et ne voyait même plus suffisamment clair pour lire correctement chiffres et rapports. Qu'importe, il affirmait ainsi sa position dominante de patriarche borné. Son fils aîné devait lui fournir explications et détails. Immanquablement, il critiquait et trouvait à redire. Cependant, pour rien au monde, il n'aurait employé un intendant car il n'aurait jamais voulu remettre ses richesses dans les mains d'un étranger.

Et, bien que cela lui fût pénible, il était obligé d'avouer que ses biens étaient à l'abri puisque ce fils haï était l'honnêteté même.

Avant d'atteindre la porte, il se retourna et ne put résister à lancer un dernier dard :

— De toute façon, cette couleur ne vous va pas. C'est beaucoup trop foncé, elle vous éteint complètement.

Jean-François ne répondit pas, gardant les yeux baissés et les mâchoires serrées. Il ne put cependant s'empêcher de tressaillir lorsque le marquis ajouta :

— Vous vous habillez comme un prince et ce pauvre Guillaume n'a rien à se mettre !

— Monsieur mon père ! Guillaume a vingt ans passés, ce n'est plus un enfant ! Ce n'est pas à moi de lui faire sa garde-robe.

— Non, mais vous pourriez le conseiller, vous qui vous targuez d'être un homme du monde ! Il a besoin d'être dirigé, épaulé. Vous ne faites pas grand cas de lui !

« L'homme du monde » remarqua avec un soupir excédé :